LUMIÈRES DE LA VILLE

Quel Mercredi !

MAD WEDNESDAY (ah! quel mercredi) écrit, réalisé et produit par Preston Sturges. — *Photo* : Robert Pittlack. — *Musique* : Werner Heymann. Avec Harold Lloyd, Frances Ramsden.

Les hasards et les caprices de la distribution nous livrent les œuvres de M. Preston Sturges dans un ordre des plus fantaisistes. Le soin nous est laissé de rétablir dans sa chronologie l'évolution de l'auteur-metteur en scène. Or, si une minute d'inattention ne nous permet pas d'enregistrer la date de « Mad Wednesday », la qualité du film montre assez que ce nouveau-né ne fait pas très avancé pour son âge.

Il est vrai qu'après quelques moments d'énervement passés en compagnie d'un aigle apprivoisé (et en couleurs) et du Mexique, pays neuf qui marche à pas de géant vers la maturité des grandes nations, le spectateur attend beaucoup du plat de résistance qui doit compenser d'indigestes hors-d'œuvre trop variés. M. Sturges disposait d'une heure pour nous faire oublier le Mexique et l'aigle : il n'y est pas parvenu dans les délais.

Pourtant l'on avait mis quelques atouts dans son jeu : la Métro Goldwyn Mayer prêtait pour un moment son lion pas fâché de descendre un peu de son cadre et de se dégourdir les pattes, fût-ce sur un rebord de fenêtre; sans doute en avait-il assez d'annoncer la marchandise au-dehors sans pénétrer dans le magasin. Quelle impression aura-t-il gardée de cet essai? On peut, sans trop préjuger de ses sentiments, penser qu'il hésitera avant de se compromettre à nouveau.

Mais la grande attraction, la tête d'affiche sur qui la publicité devait fonder ses plus grands espoirs, Harold Lloyd, allait bien gagner la partie? Oui et non. Oui si l'on s'en tient aux dix premières minutes du film, qui datent de 1923, et où, replacé dans

son cadre, à son époque et dans les quelques centaines de mètres de pellicule utilisées pour ces fantaisies, Harold crève l'écran. Le public se montre moins exigeant envers un *comic* de dix minutes qu'envers un long métrage. Là, peu ou pas d'intrigue, une série de gags en feu d'artifice autour d'un personnage central bien typé. Ici, le scénario prend toute sa valeur, les gags ne s'enchaînent pas aussi vite et souvent rien n'est plus mauvais que de laisser le spectateur sur son rire. De là, la plus facile perfection et le succès des dessins animés, ou des courts métrages comme la partie de football du début de « Mad Wednesday ». Il faut s'appeler Chaplin pour réussir un *grand film*. Harold Lloyd n'en a pas l'envergure, pas plus que Preston Sturges, qui n'a su utiliser qu'un acteur, non un « type ». Déjà, dans une production récente, Buster Keaton décevait les amateurs des anciens Mack Sennett; de même ici : Harold Lloyd n'a peut-être rien oublié, mais il n'a rien appris, et il n'apporte rien, qu'une déception à ses admirateurs, qui l'auront vu vieillir.

Mais il n'entre pas dans les intentions pas plus que dans le talent de Sturges d'employer un acteur-vedette autour duquel tourne tout le film, et par là peut-être se rapprocherait-il de René Clair dans l'art d'animer les seconds rôles, de créer quelques personnages (falots!) d'arrière-plan, que l'on retrouvera avec sympathie à travers ses films. Il n'y a pas de personnage central typé, mais au contraire quelques types de personnages secondaires. De là déjà le besoin de faire doubler Harold Lloyd par ce petit bonhomme myope qui tantôt

RACCORDS

entraîne et tantôt relie le héros tel le grillon Jimmy de Pinocchio. Et ces quelques visages, ces quelques portraits, à peine esquissés, que pourtant on ne saurait oublier de film en film : l'artiste barman qui compose amoureusement ses cocktails, le bookmaker aux larges épaules, à l'œil méchant, que sa gouaille apparente un peu à Chico Marx. D'autres encore, entraînés dans le mouvement de la caméra et reconnus au passage : banquier très digne aux petits lorgnons, personnage efféminé élégamment vêtu, qui arrose ses fleurs, ou tailleur empressé, à l'allure équivoque, jouant de sa moustache bien cirée. Chacun apporte sa contribution à l'univers particulier de Preston Sturges, dérégulé par le rythme que son auteur lui impose.

Car la meilleure façon dont Sturges puisse signer ce film, c'est le rythme qui entraîne certaines séquences, les mieux réussies.

Ailleurs, nous retrouvons, dans les mo-

ments de calme, l'auteur bavard et fade des pires séquences du *Gros lot*. Quelquefois bienvenu (dans le bar où la préparation des cocktails excite la verve du barman en même temps que celle de J. Rigaux, auteur des sous-litres), le dialogue, souvent, s'alourdit et péniblement, s'applique à être drôle (Harold remet la bague à Miss Otis). Sturges n'a pas su, il n'a jamais su faire aller de pair le dialogue et l'action, la parole et le geste, au contraire des Marx Brothers, chez qui le jeu de mots reflète seulement l'absurdité des situations. Les meilleurs scènes de ses films allient toujours le mouvement à la musique, jamais au dialogue. Alors qu'il faut à d'autres un bon scénariste, un bon dialoguiste pour faire un grand film, il lui faut un bon musicien (c'est pourquoi Sturges-Newmann ont réussi *Infidèlement vôtre*). Que ne l'a-t-il rencontré plus tôt? Nous aurions eu un bon merci.

PIERRE NADAL.

Edouard et Caroline

EDOUARD ET CAROLINE. — Réalisation : Jacques BECKER. — Photographie : Lefebvre. — Musique : Grunenwald avec : Anne Vernon, Daniel Gelin, Jean Galland, Michel François, Jean Marsac, Betty Stockfield et Elina Labourdette.

Si, pendant les leçons d'histoire naturelle en sixième, on vous avait montré la reproduction du cœur d'un ivrogne, vous l'auriez probablement jugé très sain : mais l'astuce du pédagogue, pour redresser votre jugement, a placé, en regard du spécimen malsain — mais appétissant comme une truffe — un morceau saignant, digne de l'étal d'un boucher, dont la couleur vive fait éloquemment reconnaître la qualité de « cœur sain ».

Jacques Becker, bon professeur, nous donne dans « Edouard et Caroline » une démonstration magistrale de l'efficacité du même procédé et la vie du couple-sain type doit par contre-coup nous faire mesurer la vanité du snobisme.

Il ne suffisait pas de mordre pour faire une bonne satire, et si Jacques Becker

s'était contenté de nous promener dans les salons de Claudé Beauchamp — le Pape du Snobisme —, beaucoup d'entre nous (et j'en eusse été) se seraient peut-être satisfait de la distinction indolente qu'on y manifeste : celle-ci ne jure pas avec le décor qui l'accompagne : le mobilier le plus luxueux et le plus superbement étalé prend un air sérieux auquel le style du bon roi Louis XVI se charge d'ajouter un cachet d'authenticité aristocratique. Généralement, la vue d'un salon Louis XVI, loin de me faire rire, me serre la gorge. Mais j'ai trouvé bien drôle le salon d'« Edouard et Caroline », et je n'entends point, par ce terme, le salon d'Edouard, ni celui de Caroline : ils n'en ont point, et c'est toute l'astuce du film. Edouard et Caroline, les deux jeunes époux, n'ont qu'une pièce, l'envers du décor — on